

EMMA KRAIS

FLEURIR À  
TRAVERS LA  
DOULEUR

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de  
*euthena.com* qui ont permis à ce livre de  
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économies en papier et en  
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation  
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042518301

Dépôt légal : février 2026





## Chapitre 1

Roanne. Une petite ville paisible de la Loire, que peu de gens connaissent. Entre ses rues étroites et ses bâtiments marqués par le temps, une maison bancale se dresse, grise, presque invisible. C'est là que vit Maëlyss, une fillette de 10 ans, aux yeux trop tristes pour son âge, dans une maison trop froide pour l'hiver.

La nuit est tombée. Dans la chambre aux murs écaillés, Maëlyss serre fort contre elle son vieux nounours déchiré, dernier vestige d'un monde où elle se sentait en sécurité. Mais ce monde n'existe plus vraiment. Il a disparu le jour où son père a commencé à lever la main sur sa mère.

Dans la pièce d'à côté, des éclats de voix. Encore. L'odeur âcre d'alcool flotte dans la maison. Les cris montent, le verre se brise. Puis vient ce bruit insupportable, ce bruit sourd... celui d'un corps qui tombe, d'une gifle claquée avec rage, d'un poing qui s'abat.

Maëlyss ferme les yeux, comme si cela pouvait effacer ce qu'elle entend. Elle a pris l'habitude de compter en silence, jusqu'à ce que ça s'arrête. Parfois, ça dure cinq minutes, parfois une heure. Ce soir, ça semble ne jamais finir. Chaque cri de sa mère est comme une déchirure en elle. Elle voudrait hurler, courir, frapper ce monstre qui lui sert de père... mais elle n'est qu'une enfant. Et elle a peur.

Il y a quelques semaines, elle a tenté de s'interposer. Juste une fois. Elle a hurlé « Arrête ! », s'est mise devant sa mère, les bras tendus. Son père l'a regardée avec ses yeux rouges d'alcool, et d'un geste brutal, l'a repoussée contre le mur. Elle n'a rien dit depuis. Elle a appris que le silence protège. Parfois.

Sa maman, Élodie, lui sourit encore, malgré tout. Le matin, quand elle coiffe ses longs cheveux châtain clair avec ses

doigts tremblants, elle lui dit que tout ira mieux, qu'il faut tenir bon. Mais Maëlyss le voit bien : sa maman n'a plus la même lumière dans les yeux. Elle est fatiguée. Elle a peur. Elle ne vit plus... elle survit.

Dans son tiroir, Maëlyss cache une petite boîte en fer rouillé, trouvée dans le grenier. Dedans, elle a mis les quelques pièces qu'elle trouve dans la rue, les centimes que lui donne parfois une voisine gentille, ou encore les pièces qu'elle a volées à son père pendant qu'il dormait, ivre, sur le canapé. Cette boîte, c'est son trésor, son espoir. Elle l'a juré : à ses 16 ans, elle partira travailler. Et chaque centime qu'elle gagnera, elle le mettra là-dedans. Pour sa maman. Pour la sauver.

Ce soir-là, avant de s'endormir, Maëlyss regarde le plafond fissuré de sa chambre. Elle pense à sa promesse. Et elle pleure, en silence. Personne ne doit l'entendre. Personne ne doit savoir que, dans cette petite maison de Roanne, une enfant de 10 ans porte déjà le poids du monde sur ses épaules.

Le froid s'infiltre sous la couverture trop fine. Le vent souffle contre les vitres, et dans le noir, les larmes de Maëlyss glissent doucement sur ses joues. Elle n'ose pas sangloter. Elle a appris à pleurer sans bruit, à cacher ses émotions pour ne pas inquiéter sa maman. Mais ce soir, c'est trop. Ce soir, son cœur est trop lourd.

Elle se redresse doucement, ses petits pieds nus effleurant le sol glacé. Elle tend l'oreille... plus un bruit. Le silence est revenu, lourd et pesant. Un silence qui n'a rien de rassurant. C'est celui d'après. Celui où l'on devine que quelque chose ne va pas. Celui où sa mère ne pleure plus. Celui où son père ne hurle plus.

Maëlyss pousse lentement la porte de sa chambre. Le bois grince, mais elle le retient du mieux qu'elle peut. Dans le couloir obscur, une seule lumière vacille : celle de la cuisine, dont la porte est entrouverte. Elle avance, les jambes tremblantes, le cœur battant trop vite pour son petit corps.

Elle la voit.

Sa mère est assise sur le sol, le dos appuyé contre le mur, une main sur le ventre, l'autre contre sa joue tuméfiée. Elle ne pleure pas. Elle ne bouge presque pas. Maëlyss s'approche

doucement, comme si un mot de trop pouvait faire exploser ce moment figé dans la douleur.

— Maman... ? chuchote-t-elle, la voix brisée.

Élodie relève les yeux. Un petit sourire se dessine sur ses lèvres fendues, un sourire faible, brisé, mais plein d'amour.

— Tout va bien, ma chérie... retourne dormir...

Mais non, tout ne va pas bien. Tout hurle le contraire. Maëlyss tombe à genoux devant elle, posant sa tête contre sa poitrine.

— Je veux plus qu'il te fasse ça... Je veux te sauver, maman...

Élodie serre sa fille contre elle de toutes ses forces, les larmes coulant enfin sur ses joues. C'est peut-être la première fois qu'elles pleurent ensemble. Dans cette étreinte silencieuse, il n'y a plus de mensonges, plus de « ça va », plus de faux sourires. Il n'y a que l'amour d'une mère épaisse et la promesse d'une enfant de dix ans qui veut changer le destin.

— Tu me sauveras, mon ange... tu es déjà mon espoir...

Ces mots resteront gravés dans le cœur de Maëlyss pour toujours.

Ce soir-là, dans cette maison misérable de Roanne, au milieu du silence glacé, une promesse est née. Une promesse faite d'amour, de courage et de larmes. Maëlyss ne sait pas encore combien de tempêtes elle devra affronter. Mais elle sait qu'un jour, elle ouvrira cette boîte en fer rouillée... et qu'elle aura assez de courage pour briser les chaînes.

Et ce soir-là, pour la première fois depuis longtemps, elle s'endort dans les bras de sa maman... le cœur un peu moins seul.

Les bras de sa maman sont tremblants. On dirait qu'ils vont se briser d'un instant à l'autre. Pourtant, Maëlyss s'y sent protégée, même si elle sait que ce cocon peut disparaître à tout moment. Elle reste là, blottie contre elle, comme pour la réparer avec son amour d'enfant.

— Tu sais, maman, quand j'aurai seize ans... j'travaillerai. J'ferai plein de petits boulots. Et j'te prendrai loin d'ici.

Élodie ferme les yeux. Elle voudrait y croire. Elle voudrait se dire que oui, un jour, cette enfant-là, sa fille au regard grand

comme l'univers, la sauvera. Mais elle a déjà trop d'espoirs brisés au fond du cœur.

— T'es encore petite, mon ange...

— Non. J'suis plus une enfant. J'veo tout. J'sais tout. J'peux plus faire semblant.

Maëlyss serre les dents. Une colère sourde monte en elle. Pas une colère contre sa mère, non. Une rage contre ce monde injuste, contre ce père ivre qui détruit tout, contre cette vie qui ne leur laisse aucune chance.

Puis, un bruit de pas. Lourds. Instables. Il revient.

Les yeux d'Élodie s'écarquillent. Elle pousse doucement Maëlyss vers le couloir.

— Va dans ta chambre. Maintenant.

— Non, maman... j'veux rester...

— MAËLYSS, VA-T'EN !

C'est la première fois que sa mère crie ainsi. Un cri désespéré. Un cri qui dit « je t'aime » plus fort que les mots.

Alors Maëlyss court. Elle court jusqu'à sa chambre, claque la porte, la verrouille. Et elle s'effondre derrière, les mains plaquées sur ses oreilles. Elle veut ne pas entendre. Mais elle entend tout.

Le hurlement. Le claquement brutal. Le gémississement étouffé de sa mère. Puis, le silence.

Ce silence-là, ce n'est plus le silence d'après.

C'est un autre. Plus lourd. Plus effrayant.

Un silence qui résonne comme une fin.

Maëlyss reste là, recroquevillée, les yeux écarquillés dans l'obscurité, les doigts enfouis dans la moquette. La boîte en ferraille est à ses pieds. Elle la prend, l'ouvre. Trois pièces. Deux billets froissés. Si peu, mais déjà tout pour elle.

Elle les serre contre son cœur, comme un talisman. Et dans un murmure que personne n'entendra, elle promet :

— J'te sauverai, maman. J'te sauverai. Même si c'est la dernière chose que j'fais.

Ce soir-là, l'enfance de Maëlyss s'éteint à jamais.

Et la guerrière en elle, elle, vient de naître.

Les heures passent. L'obscurité dans la maison semble figée. Le seul son encore vivant est le tic-tac d'une vieille

horloge accrochée de travers au mur du salon. Maëlyss ne dort pas. Elle n'y arrive pas. Elle a gardé la boîte serrée contre sa poitrine, comme si elle pouvait la protéger du mal, comme si c'était un bouclier contre l'horreur.

Ses yeux grands ouverts fixent le plafond. Chaque craquement dans la maison lui donne la chair de poule. Elle imagine le pire. Et dans le fond... elle sent qu'elle n'imagine pas. Elle sait. Elle le sent dans ses tripes d'enfant. Quelque chose s'est brisé, ce soir. Quelque chose qu'on ne pourra plus jamais réparer.

Le matin finit par se lever, lentement, timidement, comme s'il avait peur d'éclairer ce qui s'est passé.

Maëlyss sort de sa chambre. Pieds nus. Les bras tremblants. Elle avance dans le couloir, comme si elle traversait un champ de mines. Tout est calme. Beaucoup trop calme.

La porte de la cuisine est toujours ouverte.

Elle s'y rend. Le cœur battant à en exploser. Et là, elle le voit.

Son père. Effondré sur le canapé, à moitié nu, une bouteille vide dans la main. Il dort, ou plutôt il est éteint, écrasé par l'alcool et sa propre violence. Un filet de bave coule de sa bouche, son ventre se soulève doucement.

Mais sa mère...

Élodie est encore là. Couchée sur le sol froid. Son corps est recroqueillé. Une tache de sang s'est répandue sur le carrelage. Ses yeux sont ouverts. Vides. Elle ne respire plus.

— Maman... ?

Maëlyss n'ose pas s'approcher. Elle tremble. Elle voudrait courir, mais ses jambes ne répondent plus. Elle voudrait hurler, mais sa gorge est nouée. Le monde vient de s'arrêter. Plus rien n'existe. Plus de bruit. Plus d'air. Juste elle. Et sa mère, morte. Morte sous les coups d'un homme qu'elles ont tant supplié d'aimer.

Elle tombe à genoux, les mains sur sa bouche. Les larmes coulent. Chaudes. Viscérales. C'est un cri muet, un cri d'âme qui se déchire.

— Maman... maman non... me laisse pas... maman, j't'en supplie... réveille-toi...

Mais Élodie ne bouge pas. Elle est partie.

Maëlyss reste là, longtemps. Trop longtemps. Jusqu'à ce que le soleil soit haut dans le ciel. Jusqu'à ce que les voisins frappent à la porte, alertés par l'absence de bruits, ou peut-être par une intuition. Jusqu'à ce que les secours arrivent. Les sirènes. Les cris. Les questions. Et elle, muette, vide, foudroyée.

À dix ans, Maëlyss vient de perdre le seul amour vrai qu'elle avait.

À dix ans, elle vient de comprendre que les promesses ne suffisent pas.

Mais au fond d'elle, dans ce cœur ravagé, un feu continue de brûler. Un feu fragile, mais puissant. Une voix qui dit :

Tu n'as pas pu la sauver, mais tu sauveras ce qu'il te reste.  
Tu te sauveras. Tu te battras. Jusqu'au bout.

Le salon est figé dans une image que Maëlyss ne pourra jamais oublier.

La lumière du matin caresse doucement le visage sans vie de sa mère. Ce contraste est insupportable. Comme si la journée, naïve, ignorait ce qu'il s'était passé. Comme si le monde voulait continuer de tourner alors que le sien s'est arrêté.

Elle ne pleure plus. Elle n'a plus de larmes. Elle ne sent plus ses mains. Elle ne sent plus rien. Juste un vide. Un grand vide glacé. Comme si quelque chose s'était arraché d'elle pour ne jamais revenir.

Elle reste assise contre le mur, en face du corps de sa mère, immobile. Des heures, peut-être. Le bruit du monde est lointain. Elle entend les oiseaux, les voitures au loin, un chien qui aboie. La vie continue autour. Mais pas ici.

Puis elle entend les coups à la porte. Trois, puis cinq. Forts. Impatients.

— Madame Martin ?! C'est la voisine ! Tout va bien ?!

Pas de réponse. Évidemment. Élodie ne répondra plus jamais.

Maëlyss lève les yeux. Elle ne sait pas quoi faire. Elle ne sait même pas si elle veut que quelqu'un entre. Ce moment est peut-être horrible... mais c'est encore « à elle ». Sa mère est

encore là, même si son souffle a disparu. Et elle a peur que si quelqu'un ouvre cette porte, tout disparaîsse vraiment. Pour de bon.

Mais les coups se font plus insistantes.

La poignée tourne. Puis une voix d'homme :

— Police municipale ! Ouvrez !

Et enfin, la porte s'ouvre avec fracas. Des pas précipités. Des cris.

Maëlyss ne bouge pas. C'est comme si elle regardait un film. Deux policiers s'approchent du corps. Une femme se précipite vers elle, lui parlant doucement, lui demandant si elle va bien. Mais ce mot – « bien » – il ne veut plus rien dire maintenant.

Puis une couverture est posée sur ses épaules. Un geste tendre. Mais il arrive trop tard.

Son père est réveillé maintenant. Il titube, regarde autour de lui, puis s'effondre quand il comprend ce qu'il a fait. Ou peut-être qu'il fait semblant. Maëlyss ne sait plus ce qui est vrai ou faux chez lui. Elle entend des mots : « meurtre », « alcool », « enquête », « enfant traumatisée », « service social ».

Elle serre la boîte en fer contre elle.

C'est la seule chose qu'on ne pourra pas lui prendre.

Dans l'ambulance, alors qu'elle est emmenée vers l'hôpital pour des examens, elle regarde les paysages défiler à travers la vitre. Les rues qu'elle connaît. Le magasin de fleurs au coin, celui que sa mère regardait souvent avec un petit sourire. Une vitrine pleine de couleurs. Des roses. Des pivoines. Des tournesols.

Un jour, elle le sait...

Ce sera elle derrière cette vitrine.

Ce jour-là, elle portera le sourire de sa maman sur son visage.

Et la lumière reviendra.

Mais pour l'instant... il fait encore nuit.